

Frédéric Gros, *Désobéir*, Chapitre 2. « De la soumission à la rébellion »

1. Qu'est-ce que la soumission ?

La soumission, c'est l'évidence première, le paradigme initial.

1.1. La soumission est l'obéissance de l'esclave contraint par le maître

Pourquoi obéis-tu ? Parce que je suis soumis: impossible de faire autrement. Clarté sans tache de ce rapport d'airain. Celui qui obéit par excellence, c'est *l'esclave*. Par soumission, j'entends une obéissance de pure contrainte: on obéit à celui qui tient dans ses mains l'arme ou le fouet, la puissance de décision sur la carrière voire sur la vie et la mort. Le maître, le contremaître, le Kapo, le « supérieur » hiérarchique, le « chef »...

On retrouve une figure que la pensée politique interroge au moins depuis Aristote: l'esclave. L'esclave, dit Aristote au début des *Politiques*, c'est la propriété d'un autre, une « marchandise vivante », un « exécutant ». Ce qui signifie déjà qu'il ne s'appartient pas lui-même. Son corps, ses gestes, sa vie même sont la propriété du maître. Il est un outil, un instrument dans des mains étrangères. Il est une marchandise qui s'échange, se revend, un bien dont le propriétaire dispose à son gré, dont il a la jouissance et dont il peut user et abuser.

1.2. La soumission est donc l'aliénation du sujet commandé par autrui

(1) Le paradoxe de l'action passive : exécuter les directives d'un autre

Etre soumis, c'est être prisonnier d'un rapport de forces qui subjugué, fait plier, *aliène* au sens propre. Soumis, je suis sous l'entière dépendance de l'autre, l'autre qui commande, décide, hurle ses ordres, brise les reins et les volontés. Ce que je fais alors n'est que l'exécution passive de ce qui m'est demandé *depuis cet autre*, extérieur, surplombant.

Ne peut intervenir, au principe de mon action, au départ de mes gestes, ni une volonté propre, ni une motion intérieure, ni une spontanéité vivante, ni un mouvement personnel. Soumis. Tel est sans doute le sens le plus pur et le plus dur de l'obéissance: un rapport (être dirigé, dominé, commandé, gouverné, etc.) qui me force à agir selon le vouloir d'un autre, tel que *quand j'agis je demeure passif*. Formule paradoxale de la soumission: rendre compossibles, en un seul individu, la passivité et l'activité. Regardez-les qui se démènent: l'ouvrier à sa machine qui s'étendue à suivre des cadences impossibles, le petit fonctionnaire dans son bureau mettant un zèle fou à appliquer des directives confuses, l'employé qui s'épuise à être « réactif ». Tous s'affairent, se dépensent. Mais cette agitation n'est que le revers d'une passivité complète.

(2) L'agent n'est pas au principe de son acte: il ne le commence ni ne le commande

Est esclave celui qui ne s'appartient pas, l'« exécutant » sans initiative. L'esclave n'*initie* rien, il n'est au commencement de rien: les mouvements de ses bras, les gestes de son corps ne sont que l'écho, la réplique, la réaction, la conséquence d'une parole impérative et première qui surplombe. L'esclave ne commence rien: il suit, il *exécute* les ordres d'un autre.

2. L'obéissance par soumission est-elle légitime ou bien arbitraire ?

2.1. L'obéissance par soumission est sans raison

(1) Elle s'explique par la déraison d'un rapport de forces

Pourquoi le soumis obéit-il ? Il ne peut pas faire autrement: moins fort, moins puissant. Pourquoi obéis-tu ? *Parce que je ne peux pas désobéir*. La raison de l'obéissance du soumis tient dans la déraison de la violence aveugle et des rapports de forces.

(2) Elle traduit une impuissance radicale: l'impossibilité de désobéir, la nécessité d'obéir

Je construis ici le paradigme d'une réduction à l'impuissance et envisage l'esclavage comme dépendance: « L'esclavage d'une chose est le fait qu'elle est soumise à une cause extérieure; au contraire, la liberté consiste non à y être soumise, mais à en être affranchie ». En ce sens large, j'embrasse les esclaves de

l'Antiquité qu'on pouvait s'échanger comme des amphores, les serfs du Moyen Âge qui arrachent une pitance minuscule d'un labeur sans fin sur les terres des autres, les ouvriers des grandes usines du 19ème siècle trimant pour un salaire de misère, les endettés d'aujourd'hui qui achètent le droit de vivre, d'avoir un toit, de nourrir et d'éduquer leurs enfants — être « intégré » comme on dit — au prix de leur fatigue chronique et de leur angoisse indéfinie, tandis qu'une élite indécente peut gagner en quelques jours ce qu'eux ne pourront jamais amasser en une vie.

Pourquoi le soumis obéit-il ? Parce qu'il ne peut pas faire autrement, parce qu'il lui est impossible de désobéir: la sanction serait immédiate et trop lourde. Humilié, viré, battu, exclu, rétrogradé...Il lui en coûterait trop. Trop risqué. On obéit parce que le coût de la désobéissance n'est pas soutenable. Au fond, la seule raison d'obéir, c'est l'impossibilité de désobéir. La soumission repose sur l'arbitraire d'un rapport de forces déséquilibré, sur l'injustice d'une relation hiérarchique. L'esclave silencieusement exécute les ordres du maître, le serf cultive à en crever les terres de son seigneur, l'ouvrier se laisse imposer des cadences folles, l'employé écoute en serrant les dents les critiques méprisantes de son supérieur. Comment faire autrement ?

2.2. Est-il possible de comprendre l'obéissance du soumis ? Comment l'interpréter ?

(1) L'obéissance par soumission peut avoir le sens d'une préparation à une rébellion future: elle n'est qu'un état de fait contingent qui peut se renverser en un fait contraire

En même temps, la soumission peut porter comme son revers futur une promesse de révolte, de *rébellion*. Le soumis attend son heure. Il guette les faiblesses du maître, il est attentif aux fragilités, aux lignes de fracture, prêt à bondir, à renverser la donne.

Je resserre ici le concept de « soumission ». Si je dis de ce rapport de forces qu'il est historique, contingent, transitoire, réversible — un pur état de fait —, alors la soumission, obéissance rétive, contient en elle l'insoumission comme sa revanche. Dès que les soumis parviennent à s'unir pour comploter contre les maîtres, dès qu'ils sentent et construisent leur force collective, alors la guerre peut recommencer. Rébellion, *re-bellum*: la guerre reprend, l'ancien vaincu se redresse.

(2) L'obéissance par soumission peut aussi avoir le sens d'une résignation

Ou bien, considérant tant de révolutions inversées, d'insurrections ratées, de combats toujours récupérés, de luttes inutiles, le soumis se dit que son impuissance n'a pas de limites, qu'il lui en coûte trop de sang et de malheurs à croire possible le renversement des conditions, si bien qu'il n'a d'autre choix que de préférer aux déceptions douloureuses et à la douleur des rêves brisés la douceur de la *résignation*, c'est-à-dire la soumission acceptée dans sa pérennité.

(3) L'obéissance par soumission peut enfin avoir le sens d'un consentement au pacte républicain et à l'ordre social institué

Ou bien encore, le soumis se dit — mais il le dit parce qu'on lui *apprend* à le dire, à le répéter, à l'articuler (à l'école et dans la famille) — qu'après tout ces dénivellations sociales sont naturelles, que la supériorité du chef est *fondée* dans ses talents naturels (intelligence, probité); ou bien encore — dans le cas plus précis de l'obéissance politique — qu'il faut bien se soumettre aux lois publiques, même si elles ne lui conviennent pas *à lui*, parce que la désobéissance serait l'anarchie, la revendication égoïste de son intérêt propre. Soit le discours bien rodé qui entend décourager l'insoumission, sans prendre les traits de la défaite résignée: « Mais enfin réveillez-vous, révoltés du premier soir, secouez l'illusion du chambardement et dépoussiérez vos rêves; ces hiérarchies que vous contestez, elles n'ont jamais été construites que pour cet ordre social, que vous remettez en cause mais dont vous avez bénéficié depuis votre naissance, et aujourd'hui vous dites « non » parce que telle loi vous contrarie. Mais enfin vous avez consenti vous-mêmes, librement et depuis toujours, à obéir aux lois *en général* ! Cette société vous donne des droits politiques, alors faites des tribunes autant que vous voulez pour exprimer votre désaccord, votez pour d'autres représentants, mais obéissez surtout, respectez les règles du jeu politique tel qu'il est établi pour la concorde générale, la paix publique, le bien de tous ». On entend dans ce discours une autre figure encore de l'obéissance: le consentement au pacte républicain.

3. L'obéissance par soumission est ambiguë: d'une part elle est un démystificateur politique, mais d'autre part elle est aussi un mystificateur éthique

3.1. La soumission comme démystificateur politique: loin de consentir librement aux lois parce qu'elles seraient justes, l'obéissance est un consentement contraint dans le cadre d'un ordre social arbitraire et imposé par la violence

Face à lui — et même à l'obéissance respectueuse (reconnaissance de l'autorité) —, le concept de soumission, dans sa dureté et son tranchant, a toujours joué le rôle de démystificateur politique. Ce que les grands démystificateurs politiques (du Thrasymaque de Platon à Marx, en passant par Machiavel) dénoncent, c'est la volonté de systématiquement dissimuler ce rapport de soumission. On aimerait bien faire croire que l'obéissance politique est une adhésion libre, volontaire, ou qu'elle repose sur un fond de reconnaissance muette et admirative. Le petit discours de la démystification politique oppose son démenti: « S'il vous plaît, arrêtez, vous les penseurs de l'adhésion politique, d'établir que notre obéissance politique est rationnelle, légitime, que nos chefs nous gouvernent pour notre bien et que, quand nous nous révoltons contre ces lois qui n'organisent que le profit d'une élite, nous avons *philosophiquement* tort de désobéir. Ces démonstrations sont des écrans de fumée, alors qu'il n'y a d'autre *réalité* que celle d'une injustice imposée par la violence, et que nous obéissons seulement parce que le prix de la désobéissance est décidément insoutenable: sang versé, humiliation automatique, défaite annoncée ». Oui, la soumission en ce sens est un vecteur de démystification politique, car il s'agit de faire voir, derrière les constructions fumeuses, le grain de réalité de l'injustice et de la violence. Désobéir, ce sera recommencer la guerre, cette guerre sourde qui n'a jamais cessé, qui continue sous le vernis de la paix civile.

3.2. Mais la soumission est aussi un vecteur de mystification éthique: une exploitation du partage de l'âme et du corps

L'ambiguïté formidable, c'est que ce concept de soumission, en même temps qu'il joue comme vecteur de démystification politique — invariant le thème d'une obéissance citoyenne ou d'une docilité reconnaissante — constitue un vecteur de mystification éthique. On peut reprendre les formules d'Aristote: l'esclave est un « bien acquis », un « instrument », un « exécutant ». Par là il faut comprendre que son corps accomplit la volonté d'un autre, mais que son âme ne participe en rien au sens de ce qu'il exécute. La seule raison pour laquelle l'esclave obéit, c'est qu'on lui a donné un ordre. Ce qui suppose coupure, scission: je fais *moi* ce qu'un *autre* me dit de faire. Et c'est là que s'ouvre la possibilité d'une exploitation éthique du partage de l'âme et du corps. La soumission qui exploite cette séparation peut prendre au moins deux formes.

(1) La soumission déférente: théâtraliser les signes de la servitude sans l'intérioriser

La première serait la « soumission déférente ». Il s'agit de dire: quand le soumis multiplie les signes extérieurs de servilité, quand il exagère la pente de ses courbettes, quand il intensifie la pose d'humilité, il n'en conserve pas moins, par-devers lui, un jugement impitoyablement critique. Le soumis écoute avec un grand sérieux et un profond respect la liste des commandements, tout en calculant souverainement ses dérobades, compensant par avance une obséquiosité visqueuse, gluante, sa future paresse et son profond mépris. C'est cela la soumission déférente, la première exploitation éthique de la séparation âme/corps: la théâtralisation des signes de la servitude pour masquer les désobéissances concrètes, dissimulées, ponctuelles et surtout un mépris définitif. Non, le soumis n'a pas intériorisé sa servitude, il la supporte, et il laisse simplement croire au chef, qui n'attend que ça, qu'il reconnaît sa supériorité. Tout ce jeu, tout ce dédoublement social — ce que J.C. Scott appelle « le discours caché » —, cette extériorisation bruyante des formes de la servitude qui doit faire écran aux inservitudes concrètes, il est difficile d'en mesurer exactement la fonction: préparer aux luttes futures ? — puisqu'on emmagasine du mépris social est que, bien loin d'intérioriser l'infériorité, on cultive en soi l'esprit de revanche —, ou bien alors simple soupape de sûreté, défoulement symbolique permettant la perpétuation des inégalités, dans la mesure où aucune vengeance imaginaire n'a jamais entamé la consistance des hiérarchies ? De Molière à Balzac, la littérature est pleine de ces laquais obséquieux qui ridiculisent le maître une fois son dos tourné, autant d'êtres serviles nourrissant la vanité des chefs pour obéir le moins possible.

(2) La soumission aveugle: exploiter la soumission pour se justifier comme être absolument irresponsable

Mais c'est une autre exploitation éthique du partage âme/corps qui constitue la pente politiquement la plus dangereuse. Soit une nouvelle fois le schéma d'obéissance: le soumis obéit en aveugle. Il ne connaît rien de la finalité, rien de la destination, rien du but, rien du sens de ce qui lui est demandé de faire — et peut-être même qu'il ne *veut* rien en connaître. Il exécute, agit sans intention propre pour le compte, pour le profit d'un autre, de par la volonté, la décision, *sous la responsabilité* d'un autre. En lui, *l'agent n'est pas*

l'auteur. Séparation: j'agis ainsi, je fais cela, mais ce n'est *pas moi* vraiment. Je ne suis que l'agent, le bras mécanique, le cerveau calculant, le mouvement automatique, mais en aucun cas la décision ni le jugement. Pourquoi as-tu fait cela ? J'avais des ordres. Ce qui signifie: je n'ai pas pris l'initiative, c'est à peine si j'avais le choix des moyens. Je ne suis pas l'auteur de ce que je fais. Un simple agent. Et donc: je ne suis pas responsable. On saisit là le tour de la mystification éthique, ce moment où, en fait, je ne subis plus la soumission, mais je l'exploite pour en faire un levier de justification à mes propres yeux et pour les autres, pour ma conscience et pour le monde, pour l'histoire et les générations futures.

Est-ce qu'on est toujours *à ce point* soumis ? N'exagère-t-on pas le coût de sa désobéissance afin de se déresponsabiliser surtout et pour pouvoir claironner à soi-même et aux autres: « Bien sûr que je participe à ce système inique, en le faisant fonctionner à mon minable niveau — petit employé, petit cadre, petit secrétaire, petit administrateur, petit actionnaire, toujours et presque fièrement (pour une fois) « petit ». Mais que voulez-vous c'est ainsi, qu'imaginez-vous de ma marge de manoeuvre, de mon volant d'action ? C'est cela ou la porte, l'obéissance ou l'exclusion, la docilité ou le renvoi. Comment pouvez-vous imaginer que je puisse être d'accord avec ce que je fais, que cela m'amuse de participer à l'assèchement de l'humanité, de nourrir le désespoir social, de dégrader un peu plus une Nature asphyxiée, de ruiner des existences ? Mais voilà, je ne suis qu'un esclave du système que je réprouve sans avoir les moyens de le combattre. Mon bras s'agite, mon intelligence s'active, mon corps se déplace, mon cerveau calcule. Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas moi qui parle, pas moi qui bouge, pas même moi qui pense: seulement mes organes animés par un autre ». Et cela est bien confortable, après tout, de pouvoir à ce point se défaire de ses responsabilités. Quel soulagement de me dire que je ne pouvais rien faire, ou plutôt non: de me dire que ce que j'a fait, eh bien, ce n'était pas vraiment moi. « Je ne suis pas responsable: j'ai obéi aux ordres ».